UNE LETTRE

—A LA—

Sainte-Vierge.

Jean prit la résolution d'écrire une lettre à la Vierge. De cette histoire vous croirez ce que vous voudrez ; on me l'a dite et je vous la dis. Ce n'était pas une *idée originale* qu'il avait là, le pauvre petit Jean. Il avait, non pas lu, car il ne savait pas lire, mais entendu raconter cette ravissante légende de notre temps, qui est à la fois si prosaïque et si bien embaumée de poésie : *La lettre au bon Dieu*. Cela l'avait frappé comme vous, comme moi, comme tout le monde. Dans les littératures réunies de tous les siècles, il n'y a rien de si tendre, de si charmant, de si touchant et de si simplement grand que la *Lettre au bon Dieu*.

Notez qu'elle doit être vraie, de toute vérité, car les hommes n'auraient pas inventé cette chose angélique. Le malheur est qu'on a été obligé de l'imprimer. Une fois imprimée, elle est encore bien jolie, mais... ah ! que j'aurais voulu voir la lettre même qui s'exhala du cœur de l'enfant ! Il m'arriva parfois de me la dire à moi-même et de l'écouter en rêve telle que je la conçois, comme on respire le ravissement d'un parfum.

Jean avait six ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux blonds, bouclés, si épais et si riches qu'ils eussent coiffé deux têtes de belles dames, une paire de grands yeux bleux qui essayaient parfois encore de sourire quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré ! une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges, hélas ! et trop percés, qui se relevaient en poulaines par devant et qui manquaient de talons par derrière. Là dedans, il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi, quand la pensée lui vint d'écrire sa lettre à la bonne Vierge.

Reste à vous dire comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros-Caillou, au coin d'une avenue et non loin de l'Esplanade, il y avait une échoppe de "rédacteur". On adresse beaucoup de suppliques, de réclamations et de requêtes au gouvernement dans cette partie de Bellone retraitée, que le gouvernement soit d'ailleurs un roi, un empereur ou un président : les placets de Bellone n'ont pas de préjugés politiques. Le "rédacteur" était un vieux soldat de mauvaise humeur, brave homme, pas bigot, ah ! nom de nom, non, pas riche et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez écloppé pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela ; Jean le vit à travers les carreaux troubles de son échoppe et fumant sa pipe en attendant la pratique. Il entra et dit :

" Bonjour ; je viens pour écrire une lettre.

—C'est dix sous, répondit le père Bouin."

Car ce brave qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appelait le père Bouin. Jean, qui n'avait pas de casquette ne put l'ôter, mais il dit bien poliment :

"Alors, excusez."

Et il rouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda :

" Es-tu fils de militaire, moucheron ?

—Non, répondit le petit Jean, je suis le fils de maman, qui est toute seule.

—Bon ! fit le rédacteur, connu ! Et tu n'as pas dix sous ?

—Oh ! je n'ai pas de sous du tout.

—Ta mère, non plus ? Ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh ! petiot ?

—Oui, répondit Jean, justement !

—Avance ! Pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre. "

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait :

" *Paris, le 17 janvier 18...* "

Puis, au-dessous, à la ligne :

"A Monsieur....

—Comment s'appelle-t-il, bibi ?

—Qui ça ? demanda Jean.

—Eh bien ! le monsieur, parbleu !

—Quel monsieur ?

—Le particulier pour la soupe."

Jean comprit cette fois, et répondit :

"Ce n'est pas un monsieur.

—Ah ! bah !.... une dame alors ?

—Oui... non... c'est-à-dire...

—Nom de bleu ! s'écria papa Bouin, ne sais-tu pas à qui tu vas écrire ?

—Oh ! si ! fit l'enfant.

—Dis-le donc et dépêche-toi !"

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas commode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles correspondances. Mais il prit son courage à deux mains et dit :

"C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre."

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche.

" Moucheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Par file à gauche ! Va voir dehors si j'y suis !"

Le petit Jean obéit et tourna les talons : je dis ceux de ses pieds, puisque ses souliers n'en avaient plus ; mais en le voyant si doux, papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux.

"Nom de nom de nom de nom ! grommela-t-il : il y a tout de même de la misère dans ce Paris ! Comment t'appelles tu, bibi ?

—Jean.

—Jean qui ?

—Rien que Jean."

Papa Bouin sentit ses yeux qui le piquaient, mais il haussa les épaules.

"Et que veux-tu dire à ta sainte Vierge ?

—Je veux lui dire que maman dort depuis hier au soir quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté ; moi je ne peux pas."

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore :

"Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ?

—Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'a donné le dernier morceau de pain.

— Et elle..... qu'avait-elle mangé ?

—Il y a deux jours qu'elle disait : "Je n'ai pas faim."

—Comment as tu fait quand tu as voulu l'éveiller ?

—Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassé.

—Respirait-elle ?"

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau.

"Je ne sais pas, répondit-il : est-ce qu'on ne respire pas toujours ?"

Papa Bouin tourna la tête parce que deux grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

"Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

—Mais si.... Elle était froide. Il fait si froid chez nous !

—Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

—Oh ! non. Elle était belle, belle ! ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin, presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel."

Papa Bouin pensait :

"J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien.... En voilà une qui est morte de faim !.... de faim !..."

Il appela l'enfant qui vint : il le mit sur ses genoux et dit bien doucement :

"Petiot, ta lettre est écrite et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

—Je veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

—Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent ! C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !.... Tiens ! j'avais une mère aussi.... il y a longtemps, c'est sûr ! mais voilà que je la revois à travers toi sur son lit où elle me dit en partant : "Bouin, sois honnête homme et bon chrétien." La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, et que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai, mais pour bon chrétien, dame...."

Il se leva tenant toujours l'enfant dans ses bras et le pressa contre sa poitrine en ajoutant :

"Voilà, vieille mère, voilà ! sois contente. Les amis se moqueront s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double : elle a donné à lui, un père et à moi un cœur."

C'est tout. Je ne vous donne pas cela comme valant le demi-quart du naïf chef-œuvre qui, tant de fois, a mouillé mes yeux. La pauvre femme, morte de malheur, ne fut point ressuscitée sur la terre. Qui était elle ? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie ? Je ne sais pas.

Mais il y a quelque part dans Paris un homme jeune encore qui est "rédacteur", non point en échoppe comme papa Bouin. *Il rédige* d'éloquentes choses et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois.

Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, et de plus bon chrétien. Il jouit de la gloire du "petiot", comme il appelle encore parfois son illustre fils d'adoption, et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin :

"Je ne sais pas quel est le facteur qui porte ces lettres-là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel."

PAUL FÉVAL.

EMMÉNAGEMENT PRESIDENTIEL.

Le dimanche, 26 février dans la journée, M. le Président de la République et Mme Loubet se sont rendus à l'Elysée, sans cérémonie, pour jeter un coup d'œil sur leur nouveau logement. Si le chef de l'Etat n'avait toujours eu une prédilection pour la rive gauche, il eût avoué que c'était tout de même mieux qu'au Luxembourg.

Cette visite, M. Loubet l'a renouvelée le lendemain à une heure de l'après-midi. Il s'est promené dans ses appartements en compagnie de E. de Gourlet, inspecteur général des palais nationaux ; de M. Loquet, directeur du Garde-Meuble, et de M. Des Chapelles, chef de bureau des beaux-arts.

Il ne faut pas conclure de cette double incursion que le nouveau Président de la République sera installé de suite. Il ne tardera certainement pas à l'être, mais il lui faudra bien deux ou trois mois avant d'avoir complètement emmenagé dans le palais de l'Elysée.

La disposition des pièces et leur destination changent suivant la composition de la famille du chef de l'Etat.

M. Félix Faure avait conservé le cabinet de réception de M. Carnot, mais il en avait modifié complètement le style.

Des meubles Empire ornaient le cabinet de M. Carnot. Dans le fond se trouvait une vaste bibliothèque. M. Félix Faure fit transporter cette bibliothèque dans le bureau de son secrétaire général et la remplaça par une superbe tapisserie des Gobelins.

Les meubles suivirent la bibliothèque et furent remplacés par du style Louis XV. Les tapisseries des sièges étaient Louis XVI, montées sur des bois Empire fabriqués du temps de Louis-Philippe. Bois peint de deux tons gris, comme on en voit au château de Fontainebleau. Le lambrequin des fenêtres avec cantonnière en tapisserie des Gobelins, portant au centre le médaillon fleurdelisé Louis XV et la croix de Saint-Louis.

M. Loubet conservera-t-il ce décor ? Nous en doutons, ses goûts étant plus simples.

Des changements seront également apportés dans la destination des pièces du premier étage.

Près du salon de réception de la Présidente se trouve un autre petit salon, où Mme Carnot recevait, avant midi, l'officier d'ordonnance avec lequel elle arrêtait l'ordre et la marche de la journée. Tandis qu'en bas M. Carnot s'occupait des affaires du pays, au premier étage Mme Carnot réglait les réceptions, les dîners, les bals, etc.

Or, ce petit salon, Mlle Lucie Faure l'avait transformé en un élégant boudoir où l'on ne s'occupait que de la Ligue des Enfants de France. Une ligue pratique, celle-là !

M. Félix Faure s'était réservé trois chambres à coucher. Deux, au moins, étaient indispensables, car dans la chambre du Midi on pourrait faire cuire des œufs sans allumer du feu. L'ancien Président l'occupait donc l'hiver, profitant des quelques rayons du soleil, puis, il s'enfuyait dans l'autre aile du palais, dès les premières chaleurs.

La chambre de Mme Félix Faure avait été précédemment occupée par Mmes McMahon et Grévy. M. Carnot et Mme Carnot faisaient chambre commune.

M. Loubet ayant deux fils, si son aîné, M. Paul Loubet, renonce à sa liberté de la rive gauche, il faudra modifier l'ameublement un peu féminin de certaines pièces, et revenir à des couleurs plus sévères, car c'est dans la chambre à coucher de M. Ernest Carnot que Mlle Lucie Faure était installée.

Si M. Paul Loubet se décide, la chambre de Mlle Lucie Faure reprendra sa destination masculine première.

Mais, pour régler tout cela, il faudra plusieurs semaines. En attendant, le Président de la République va songer au plus pressé : prendre possession de l'Elysée.

Tout le poids de l'installation incombe à M. de Gourlet, inspecteur des palais nationaux en général, et de celui de l'Elysée en particulier. Malheureusement, l'aimable inspecteur est un peu souffrant. C'est lui qui a la responsabilité de tous les meubles, de toutes les tapisseries, tentures, etc., que renferme l'Elysée. Le Garde-Meuble se contente de fournir à M. de Gourlet ce qui lui est demandé, l'inspecteur prend les fournitures en charge, il en délivre reçu à M. Loquet, et ce dernier reprend joyeusement le chemin du quai d'Orsay.

M. Félix Faure avait un goût tout particulier pour les meubles laqués. Il en commanda au Garde-Meuble qui, après en avoir vérifié la confection, les expédia à M. de Gourlet. Ils figurent sur l'inventaire de l'Elysée. Il se peut que M. Loubet les repasse au Garde-Meuble. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne passeront jamais au bleu.

A la recherche d'un établissement.

Presse Associée.

Columbus, Georgie, 11 mars—Il y a ici 25 cultivateurs fruitiers avec leurs familles ; ils viennent de l'Ohio ; ils inspectent le pays, dans l'intention de s'y établir pour y cultiver les fruits.

On leur a fait parcourir la ville aujourd'hui. Presque tous sont partis, ce soir, pour la campagne du côté de Fort Valley. Ils sont dirigés par l'agent des terres et des industries du chemin de fer Central.

DANS LA HAUTE SOCIETE DE LONDRES.

Presse Associée

Londres, 11 mars—Durant la semaine qui vient de s'écouler, Londres a joui d'une température véritablement printanière. Les cas d'influenza ont considérablement diminué.

Le marquis de Salisbury a pris froid, en revenant de Windsor où avait eu lieu la réception de l'ambassadeur et de l'ambassadrice des Etats-Unis, M. et Mme Choate. Il est, depuis lors, forcé de rester chez lui. Il ne peut présider le conseil de cabinet, ni recevoir les membres du corps diplomatique. C'est pourquoi M. Choate n'a pu se présenter au ministère des affaires étrangères.

M. et Mme Choate ont été inondés d'invitations aux fêtes qui vont avoir lieu, dans la haute société de Londres. Tous les ambassadeurs leur ont envoyé leurs cartes. Comme il n'est question d'aucune fête que doivent présider ou auxquelles doivent assister la Reine et le Prince de Galles, la haute société, privée de ses plaisirs ordinaires, commence à murmurer.

«C'est un des devoirs du trône et de l'héritier de la couronne de donner de pareilles fêtes, dit un journal. Après tout, c'est le public qui paie les violons ; il a donc droit à ce qu'on lui donne de la musique royale.»

Un autre journal dit :

En dehors du cercle charmant des Marlborough et des Manchester, il y a ici une brillante société américaine, Mmes Abinger et Oxford, Mme Offby Forrester dont les filles ont été, l'an dernier, les belles de la Riviera ; Mme Blake, Mme Alf. Paris qui donne de charmantes réceptions dans la rue Chesham, et Mmes Balsheler et Freeman Schulze, de Philadelphie.

Londres va perdre une de ses beautés les plus populaires, pendant le voyage que va faire Lady Sackville pour rendre visite à Mme Geo. J. Gould.

Départ des derniers Espagnols de Manille

Presse Associée.

Manille, 11 mars, 3 h. 35 de l'après-midi—Il se fait de grands préparatifs pour la marche en avant des forces américaines. Le mouvement se produira, sans aucun doute, très prochainement. Tout est tranquille, cependant, le long des lignes.

Au point du jour, on a aperçu les rebelles essayant d'établir une tranchée à Caloocan. Une batterie les a bombardés.

Il y a eu quelques coups de feu sans importance, à San Pedro Macati.

Le croiseur des Etats Unis Charleston a pris la place du transport armé Buffalo, au large de Paranaque.

Le dernier détachement des soldats espagnols, au nombre de 885, sans compter ceux qui se trouvent encore dans les hôpitaux, a été embarqué aujourd'hui, à bord du transport Buenos Ayres.

Le Frederick der Gross arrivé à bon port.

Presse Associée—

Hambourg, 11 mars—Le steamer Frederick der Gross, du Lloyd allemand, qui s'était échoué, hier, au large de Schulau, sur l'Elbe, a été remis à flot ; il est arrivé dans le port.

Edition du dimanche du "Daily Telegraph".

Presse Associée.

Londre, 11 mars—Le Daily Telegraph annonce la publication d'une édition du dimanche. Ce n'est qu'une expérience. Mise de côté la tentative faite par le Herald de New York, le Daily Telegraph sera le seul journal de Londres qui paraitra sept jours par semaine.

A. DIMITRY.

XIII

Certes, il serait irrationnel de penser et non moins de le dire que le professeur Dimitry, philologue, linguiste et savant, né Américain, ayant vécu aux Etats-Unis et y ayant fait usage de sa belle intelligence et de ses rares facultés, n'a point écrit et parlé supérieurement la langue anglaise, ne lui a pas porté la tendresse obligée et suffisante, et qu'il l'ait considérée, malgré ses nombreux adhérents ou servents dans le monde, comme celle devant laquelle il importe de s'incliner à plus d'un titre, comme la première quand on est Anglais. Les Anglais, avant tout et par dessus tout, sont Anglais, même au Soudan.

Les Anglais, pourtant, ne sont pas Américains, et si les Irlandais parlent l'anglais, ils n'en sont pas plus Anglo-Saxons pour cela, n'aimant l'Angeterre que d'une façon restreinte, fort relative ou modérée.

Mais si les Américains ne sont pas Anglais, comme aussi bien moins Anglo-Saxons qu'on ne le croit, et s'ils parlent à-peu-près la langue du comté de Middlesex, il faut toutefois rendre bonne justice à la langue anglaise,—langue qui n'a peut-être pas le mérite d'être bien originale et à laquelle on reproche d'avoir été formée comme a été formée la puissance navale et coloniale de l'Angleterre, mais qui, malgré les emprunts permis et les pirateries courageuses, n'en est pas moins une langue riche, répandue et conquérante, audacieuse sur mer, pratique et positive sur les marchés et en matière de trafic et d'échanges, remarquablement parlementaire et parlementaire avant les autres langues vivantes, voire même, à certains moments, galante et poétique. Elle a des poètes, des philosophes, des économistes, des historiens, des écrivains, une littérature et un «humour» particulier que ne possèdent point les autres langues.

Ne pourrait-on pas dire, si l'on veut être juste, qu'elle possède au moins quatre littératures, l'anglaise proprement dite, l'écossaise qui n'est pas sans valeur, l'irlandaise qui n'est point à dédaigner et celle de l'Amérique qui compte certainement.

Mais c'est assurément comme langue parlementaire, c'est-à-dire comme langue des orateurs, des hommes politiques, des politiciens, des gens, patriotes ou non, qui se servent de la parole pour les choses et les intérêts de l'Etat, qu'elle est remarquable et hautement appréciée. Ses règles ne sont ni nombreuses ni rigoureuses, pas trop classiques. Sa prononciation n'est pas plus difficile qu'une autre, surtout quand on a la bouche conformée pour elle et la langue familiarisée avec le «the». Sa phraséologie est excessivement commode, et l'orateur, après une imprudente escalade sur les branches trop nombreuses et par trop longues d'une période interminable, mal équilibrée et mal soutenue, retombe toujours sur ses pieds, non parfois sans une certaine grâce et sans un accroc à sa culotte.

Et ceux-là, certes, soit par envie, jalousie ou ignorance, la calomnieraient en prétendant que sa prononciation exige des efforts et des grimaces, que la femme perd beaucoup de sa grâce à la parler et que l'amour ne l'adoptera jamais comme langue favorisée.

D'abord, la femme parle toutes les langues, et le mot anglais «sweet» est un mot délicieusement doux, accompagné du mot «love».

XIV

Le professeur A. Dimitry parlait donc en maître la langue de son pays, respectueusement et fidèlement, prouvant que cette langue sait être belle et puissante dans la bouche d'un orateur véritable.

Il n'a pourtant jamais dit, que nous sachions, que cette langue conquérante et répandue, d'un peuple mercantile avant tout, dût un jour devenir la langue universelle ou le verbe de l'humanité.

Les conquètes, du reste, ont une limite, et la nation conquérante peut être conquise à son tour, vaincue et divisée. Voyez Rome.

Puis, pour qu'une langue pût devenir universelle, il faudrait que les autres nations, qui ont un caractère et une histoire, consentissent à sacrifier les leurs à la perfection d'une langue incomparable qui répondrait aux besoins, aux goûts et aux sentiments de tous les peuples. Car si les langues sont variées, différentes et changeantes, il y a vraiment plus d'une cause pour cela. La race y est sans doute pour quelque chose, avec les hommes qui la composent ; mais les latitudes, les lieux, les conditions de soleil et de lumière, les saisons, les paysages, les objets extérieurs d'une nature qui n'est pas partout la même, les choses que l'on sent, que l'on voit, que l'on boit, que l'on mange, que l'on respire et que l'on entend, ayant contribué à la formation des langues différentes, ont leur raison d'être et leur puissance après comme avant la formation. On nous dit que la dispersion des hommes, à Babel, fut la suite de la confusion et de la multiplicité des langues, et nous sommes bien trop respectueux pour en douter ; mais si cela est un miracle, établissant que c'est dans Babel même, avant la séparation, que le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, le français et les autres langages ont été créés, l'on est pourtant tenté de croire que le gascon est né en Gascogne et le provençal en Provence, du côté de Marseille. Alors, ce serait après la dispersion, sur la route, çà et là, mais là surtout où les hommes ont fait halte, sous l'influence des choses énumérées plus haut, que les langues se sont faites, développées, perfectionnées, et qu'elles ont pris le caractère qu'elles ont, avec la musique qui les distingue. A Babel, très vraisemblablement, les hommes parlaient hébreu, comme aussi les femmes, qui ont peut-être contribué au désordre par excès et longueur de langue.

Quoi qu'il en soit, bien que l'unité soit admirable comme absolu et que l'on ne puisse désirer pour l'humanité rien de plus beau, de plus grand, de plus juste et de meilleur que l'unité des nations dans la même foi, la même religion, le même gouvernement, le même système métrique et la même langue, il ne faut pas croire trop aisément qu'une langue unique et universelle soit un rêve de réalisation facile et prochaine parmi les hommes, pas plus que celui du Czar de Russie sur la Paix universelle et la fraternité anglo-russe.

En tout cas, ce n'est point la langue anglaise qui aura cette vertu et qui accomplira ce miracle d'unité et de vérité.

XV

Le lecteur trouvera sans doute que nous avons d'étranges longueurs et que nous abusons un peu de sa patience. Il aura raison.

Mais nous l'avons averti au début que nous ferions cette étude en péripatéticien, en marchant, en causant, sans grande méthode et sans nous arrêter.

Puis, quand on est une fois sur le chapitre des langues, le plus vaste et le plus fécond qu'il y ait, bien qu'en ait pensé le silencieux Pythagore, il est difficile de s'arrêter et de mettre un frein à sa propre langue.

Mais nous arriverons au but pourtant, et notre sujet n'y perdra rien.

Et ne sommes-nous pas dans ce sujet, c'est-à-dire dans ce vaste domaine intellectuel, philosophique et social qui fut celui dans lequel se plut tant et excella le professeur Alexandre Dimitry ?

Mais si les hommes du temps d'Alexandre Dimitry, qui l'ont entendu parler la langue anglaise, celle des Etats-Unis et de son pays où son nom s'est américanisé, ont dit qu'il la parlait en connaisseur, en savant et en maître, et que le Traducteur au Département de l'Etat aurait dû la faire entendre au Congrès de Washington et des législateurs, que pourrions-nous dire, à propos de la langue française, nous qui avons entendu Alexandre Dimitry parler publiquement et éloquemment cette langue, et qui avons plus d'une fois intimement et familièrement causé avec le savant professeur, dans les dernières et modestes années de sa vie ?

Qu'elle avait eu des jours brillants à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane, pour ne pas dire des années, cette langue aujourd'hui délaissée, répudiée, qui doit se taire, que certains même craignent de reconnaitre dans l'étymologie et la prononciation de leurs noms, mais que les classiques latins et grecs de la perfection croient seule digne, parmi les langues modernes, de prendre la place de l'égalité à côté d'eux et d'être aimée et traitée en sœur de même famille et de même noblesse !

—Le mot «noblesse» est juste, aurait dit Dimitry.

Oui, pendant un temps, avant le milieu de notre siècle, quand le général B. Butler n'avait pas encore conquis la Nouvelle-Orléans avec les monitors de l'amiral Farragut, sans grande gloire personnelle du reste, ni mérite,—n'en déplaise à son ombre !—c'est à la langue française que la Nouvelle-Orléans rendait des hommages presque exclusifs, la parlant, l'écrivant et l'honorant comme il convient ; et les Américains eux-mêmes, ceux ainsi nommés à cause de leur origine anglo-saxonne, tenaient à gloire de lui payer un tribut de savoir et de respect. On l'entendait partout, dans la chaire où elle était éloquente, au tribunal où elle ne manquait ni de dignité ni de clarté, à la Législature où les lois d'autrefois ont valu celles d'aujourd'hui, dans les journaux où la plume était alerte et le sentiment vif, au collège où le professeur n'enseignait pas moins bien qu'à cette heure, dans l'école très vivante qui devrait toujours l'honorer son créateur A. Dimitry, dans le magasin, dans la boutique, dans les rues, au marché, au théâtre, dans la famille où elle était familière, chère, claire, gracieuse, sans prétention et parfaitement honnête.

Avons-nous besoin de dire qu'elle est la langue de la conversation et de la politesse et qu'on ne la parle point aux dames avec le chapeau sur la tête ?

XVI

Et ceux qui parlaient alors la langue française à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane, Créoles et autres, la parlaient généralement avec correction, purement et agréablement. Elle était sans accent dans leur bouche, comme aux bouches blésoises, avec du soleil et de la vivacité, avec de l'image, et si elle avait un peu de lenteur et de nonchalance dans la bouche des femmes, sauf quand la passion parlait, elle avait des mollesses charmantes, des douceurs délicieuses et des tendresses exquises. C'était une musique qu'on n'entend plus que rarement, chez quelques-unes qui ont conservé le souvenir et le culte, qui vivent encore dans l'amour du beau, l'idéal et la poésie.

Mais que voulez-vous, et qu'y faire ?

Ben Butler est venu ! avons-nous dit. «Venit, vidit et vicit» ! comme étant un autre César, un César du Massachusetts ; et ses légions, ses lois, ses mœurs et sa langue l'ont suivi. Il fut un civilisateur.

La guerre détruit toujours quelque chose.

Et quand la guerre, en 1870, à l'étonnement de beaucoup, prouva que la grande et vieille France militaire n'était pas invincible et pouvait avoir son jour de défaite, voire même de désastre, non de mort, bien entendu—car on ne tue pas plus la France à Sedan qu'à Waterloo—plus d'un crut dans le monde que son influence était finie, que les Français étaient les dégénérés du Bas-Empire et que leur langue perdait ainsi ou devait perdre son prix et sa valeur. On aime ordinairement peu les vaincus, et l'on s'éloigne d'eux. On n'a pas l'air de les connaître et même de les avoir connus. Il faut du courage pour rester leur ami, et quand on s'apitoie sur leur sort, avec des paroles qui ne coûtent pas cher, est-ce toujours de la pitié sincère et douloureuse ? —«Après tout, se dit-on, n'est-ce pas leur faute ? Ils devaient faire autrement ! Ils n'étaient pas ce qu'on croyait. Ils jouissaient d'une réputation usurpée et d'une renommée qu'ils ne méritaient point ! La France n'était rien ou plus qu'un mot, comme la Grèce, c'est-à-dire un monosyllabe de nulle vertu !»

Car le vaincu, redisons nous, est un misérable qui ne mérite pas qu'on s'occupe de lui, un coupable justement condamné et puni, celui dont on a le droit et le devoir de s'éloigner sans même donner les raisons de son éloignement et de son dédain, quand le vainqueur, lui, est toujours beau par la force, glorieux par le triomphe, celui qu'on salue, qu'on acclame et devant lequel on s'agenouille parfois, comme devant une divinité. Le vaincu doit se taire, s'isoler, se dissimuler, se cacher, se faire aussi petit que possible, avoir honte de lui-même. Il est le vaincu et le déshonoré. Il est mort ! Est-ce qu'on parle encore sa langue ? Un excellent Italien, homme d'esprit qui sait que «Gallo» signifie coq et Gaulois, fait ainsi son oraison funèbre :

«Il Gallo ne chantera plus !»

J. GENTIL.

La dotation présidentielle en France.

Elle est, on le sait, de douze cent mille francs par an, divisée en trois parts. 600,000 francs pour la dotation proprement dite, 300,000 francs pour frais de maison" et 300,000 francs pour frais de voyage, de déplacement et de représentation". Ce qui correspond à 100,000 francs par mois, dont 50,000 francs de dotation et 25,000 pour chacune des autres destinations. Mais les émoluments présidentiels ne sont pas payés par mois, comme les traitements des fonctionnaires de l'Etat.

Or il se trouve que M. Félix Faure avait touché en février et mars, pour deux mois, 300,000 francs. Cela résulte du décret rendu le 24 décembre dernier pour répartir les deux premiers douzièmes provisoires votés par le Parlement.

Dans cette répartition, on attribuait à M. Félix Faure 150,000 francs pour sa dotation, 75,000 francs pour frais de maison, et 75,000 pour frais de représentation. M. Félix Faure avait donc reçu le montant de trois douzièmes de ses émoluments. Il semblait donc que le traitement de mars fût compris dans l'allocation déjà faite.

Or le nouveau décret, qui vient d'être rendu pour la répartition du troisième douzième des services publics, attribue 200,000 francs au nouveau Président de la République, à savoir : 50,000 francs pour dotation, 75,000 francs pour frais de maison et 75,000 francs pour frais de déplacement et de représentation.

De sorte qu'en trois mois on aura ordonnancé 500,000 francs sur les douze cent mille francs formant le traitement annuel. Il est probable qu'il y a une simple anticipation, à raison des événements qui ont surgi subitement, et que la compensation se fera sur les mois restants. Le fait n'en était pas moins intéressant à signaler.

PERLES NOIRES.

Quelle consolante religion que celle qui fait une obligation du *souvenir* et une vertu de *l'espérance* ; qui les consacre, qui les vivifie par des rites aussi touchants. Les anciens embaumaient les corps des morts, le catholicisme embaume leur mémoire. Il l'empêche de se corrompre et de se dissiper en l'enveloppant de ses commémoraisons, de ses prières, de ses espérances éternelles. Chose admirables ; il amortit le premier coup de la douleur que nous cause la séparation des êtres qui nous sont chers et il nous les rappelle quand nous les avons oubliés, il en perpétue le regret en même temps qu'il le tempère.

CHATEAUBRIANT.